

LA
TRADUCTION :
CIRCULATION
DES LIVRES
ET
DES IDÉES

GINEVRA BOMPIANI

Ginevra Bompiani, qui est éditeur, écrivain et traductrice, a été invitée aux Premières rencontres européennes des organismes du livre qui ont eu lieu à Paris les 4 et 5 avril 2014. Elle participait à la table ronde intitulée La traduction : circulation des livres et des idées. C'est à cette occasion qu'elle a prononcé cette intervention.

L'idée européenne a toujours été indissociable d'un pari sur la traduction et sur la mise en circulation des œuvres et des idées. Qu'en est-il, aujourd'hui, de ce pari ? Comment renforcer à l'échelle de l'Union la « tâche du traducteur » ?

Je dirige une maison d'édition indépendante qui s'appelle nottetime, « nuitamment », depuis douze ans. Nous avons publié environ trois cents titres, dont la moitié sont des traductions.

Une culture est faite de traductions. Même si elle a besoin de son humus, elle ne grandit que par la contamination avec les cultures étrangères. La tâche du traducteur n'est cependant pas celle de transporter une culture dans une autre, mais de doubler les parcours. Parce que traduire, c'est refaire en voiture un parcours qui a été fait en bateau.

C'est pourquoi une traduction a besoin d'une certaine liberté, si elle ne veut pas faire naufrage. Et c'est aussi pourquoi un écrivain est souvent un bon traducteur : il recrée avec sa langue le rapport original de l'auteur avec la sienne.

Le traducteur est donc une figure majeure dans la culture du livre.

Dans l'Italie fasciste, presque rien n'était traduit. Mais les Italiens voyagent et connaissent d'autres langues. La culture italienne a survécu grâce à ces petits voyages que les Italiens faisaient à l'étranger, même proche. Depuis la guerre, en Italie on traduit presque tout.

Depuis une trentaine d'années, la France a multiplié ses traductions de toutes les langues, devenant une référence pour les éditeurs du monde entier. Et cela, je pense, au moins en partie grâce à la loi Lang.

Par contre l'Angleterre ne traduit presque rien, en partie à cause de son autarchie linguistique, et beaucoup à cause de la liberté du prix du livre.

Je me demande si l'Europe ne devrait pas inviter les nations à se munir d'une loi semblable à la loi française, allemande, espagnole, etc., au lieu de la contester au nom d'une concurrence prétendument libre. Car son absence rend les traductions de plus en plus rares et la pluralité de plus en plus restreinte. Ou du moins pourrait-on mettre ce sujet au centre d'une discussion internationale, littéraire et institutionnelle.

J'ai fait l'expérience de la traduction de plusieurs points de vue : comme traducteur, puis comme écrivain traduit, enfin comme éditeur. Il m'est arrivé récemment de revoir la première traduction que j'avais faite des poèmes d'Emily Brontë, sortie chez Einaudi, et republiée par ma maison d'édition. J'ai retravaillé ces traductions, les regardant non plus seulement en traducteur mais en éditeur. Quelle est la différence? Un traducteur est essentiellement en rapport avec l'auteur. Un éditeur est aussi en relation avec le lecteur. Il a une exigence en plus.

Il refait bien en voiture le parcours qui a été fait en bateau, mais il emmène le lecteur avec lui.

Je pense qu'une politique culturelle européenne devrait faire la même chose : prendre en compte le lecteur. S'interroger sur lui, essayer de le re-connaître.

Le lecteur en ce moment traverse ce qu'on appelle une « crise ». En fait, je crois qu'il subit une profonde mutation. C'est la lecture qui est en crise, et une des raisons est probablement qu'elle est une activité solitaire et que le lecteur n'est plus capable d'assumer cette solitude active. Vous avez probablement vu le film *Her*. La « voix » est sans rivale tant qu'elle est là, et irremplaçable quand elle

disparaît. Le livre n'a pas de place dans cet univers. Il a été battu sur son propre terrain, qui est celui de l'illusion. L'illusion de la « voix » est infiniment supérieure. Elle est même plus qu'une illusion, elle est une foi. Un livre français précède de loin cette intuition: *Ève future* de Villiers de L'Isle-Adam. Edison crée un androïde pour remplacer la femme sotte aimée par Lord Ewald. Dans *Her* la femme n'est pas même sotte, mais elle est remplacée de toute façon.

Le livre a toujours eu le don de suspendre la réalité. Mais pour reconduire à la fin le lecteur à lui-même. Sur ce double terrain il est aujourd'hui battu.

Sur le plan de l'évasion, bien évidemment, et sur le plan du retour à soi, il est battu par les religions orientales, la psychanalyse, les thérapies de groupe, etc. : c'est-à-dire par des relations à plusieurs (aussi fantasmatiques, d'ailleurs).

Le livre perd du terrain, non pas pour des raisons économiques, mais pour des raisons anthropologiques.

Que peut faire l'Europe pour cela ?

Comme je disais, prendre en compte le lecteur dans sa politique.

Et c'est là que la collaboration internationale prend toute son importance. Parce que le lecteur n'est plus italien ou français ou allemand, il est, lui aussi, global.

Il faudrait repenser les formes de cette collaboration, en réfléchissant sur le fait que le lecteur potentiel cherche la « compagnie » (libraires aimables, salons où on discute le livre aux étals, festivals pleins de vedettes-écrivains, cercles de lecture, etc.) et le « connu ».

Il y a déjà beaucoup de foires, de salons, de festivals. Inutile de les multiplier. Mais on pourrait faire des foires spécialisées (comme celle du livre policier), par genre littéraire ou par région géographique, en présence des traducteurs, qui sont les véritables intermédiaires entre nos langues et les pays lointains. Par exemple, une foire dans une ville de la côte européenne pour rencontrer le monde arabe. Une pour rencontrer l'Orient, ou l'Amérique latine, et ainsi de suite. Et une foire sur l'essai. Une sur la science. Une sur le livre qui se termine bien... Le lecteur se sentirait vraiment « chez lui ». Car il serait le véritable protagoniste. Et les traducteurs deviendraient ses interlocuteurs.

Il faudrait aussi promouvoir les librairies européennes qui s'imposent par l'intelligence de leurs vitrines, la présence efficace des libraires, l'importance de l'assortiment, en les aidant et en les signalant. Encore une fois, les librairies où on se sent chez soi.

Puis, encourager la collaboration entre éditeurs, entre libraires,

entre éditeurs et libraires, d'une même nation ou de nations différentes.

Et, enfin, aider les nouvelles traductions des classiques : actuellement une traduction est prise en compte seulement si elle en remplace une autre vieille de cinquante ans. Mais une traduction vieillit avant cela, et puis il y a celles qui n'ont jamais été bonnes... Actualiser la traduction des classiques, c'est actualiser notre passé.

En somme, faire de la lecture une passion collective.

Je crois que l'avenir de la diffusion du livre tient d'abord à une *relecture* de ce rapport étroit qui attache le livre à son lecteur, rapport qui n'est plus solitaire, mais qui passe par l'auteur, l'ami, l'interlocuteur, le conseiller, et qui deviendra peut-être de plus en plus un rapport de participation à l'écriture même, à la structure du livre, à son choix, à sa « personnalisation ».

Lecteur et traducteur sont les deux nouveaux protagonistes de cette transformation.